

table, mangeant de la même pitance et buvant du même vin ? Noyés au milieu du brouhaha des buveurs, des chanteurs, des danseurs qui ont pu fréquenter ces lieux pendant trente années, ces gens, dis-je, pourraient-ils s'apercevoir au monde spirituel qu'ils revoient les mêmes visages et les mêmes lieux, parmi une telle diversité d'êtres et de choses, dont les images vivantes sont imprimées en eux, comme nous en obtenons la preuve par nos lucides?... Non, ces personnes peuvent bien vivre encore, au monde spirituel, un semblable nombre d'années, sans s'apercevoir mieux que sur la terre qu'ils font, voient et subissent, pendant un temps proportionné à leur affection, ce qu'ils ont fait, vu et subi depuis tant d'années sur la terre... Si nous écoutons, du jeune homme pauvre en mémoire au vieillard chez lequel elle est momentanément paresseuse, ces cent et un contes mille fois répétés que nous nommons radotages, pensons-nous le moins du monde que ces personnes vivent dans le passé et pour le passé ? Donnons-leur la faculté de percevoir ce passé chéri, au lieu de ne leur en accorder que la mémoire, penserons-nous qu'elles en seront malheureuses ? Non, au contraire, nous les entendrons dire à cette occasion : Oh ! si je revenais à tel âge, je ferais comme ci, je ferais comme ça ; ce qui pour elles, au monde spirituel, serait un *écoule-temps* à n'en pouvoir douter. Eh bien ! ce que nous voyons si communément sur la terre, peut très-bien exister

là où tous les vœux sont exaucés. Aidés d'observations semblables, on pourrait donc être moins exigeant sur les propositions dont nous parlons. Le tout est de méditer sur elles sans aucune prévention.

28 JUIN (1).

EXISTENCE, INTIMITÉ ET SENSIBILITÉ DES FLEURS.

OBS.

Ravet ayant une séance à donner à un de ses amis malades, se trouve répondre ainsi qu'il suit à un mot prononcé accidentellement par moi. Il dit : « Vous parlez de roses ; mais savez-vous que chaque rose cueillie à son rosier pleure après lui ainsi qu'après ses compagnes !... Savez-vous que son existence est toute une existence d'amour, et qu'elle éprouve dans son genre ce que vous éprouveriez si vous étiez ainsi séparé brutalement de vos affections. Oh ! les hommes croient qu'il n'y a qu'eux qui existent, qui pensent, qui affectionnent, et que ce qui les entoure n'a ni vie intime, ni pensées, ni mouvement. Il faut qu'ils soient bien aveugles !

D. Qui vous inspire ces choses ?

(1) J'ai cru devoir transposer cette séance après celle précédente, afin de ne pas détourner le lecteur de la question précitée, ce qui en aurait détruit l'ensemble, quoique celle-ci ait été faite entre les deux qu'on vient de lire.

R. C'est mon guide. Il ajoute : Vous croyez donc faire un beau chef-d'œuvre en façonnant des bouquets composés de cent espèces de fleurs, afin de réjouir votre œil et votre cœur ; mais sachez que pour un cœur content il y en a cent de plongés dans le plus grand trouble et dans la plus grande douleur. Ces fleurs ainsi jointes ensemble se trouvent, par l'effet de leur arôme, de leurs besoins et de la délicatesse plus ou moins prononcée de leur existence, les plus malheureuses du monde, ainsi placées auprès de sœurs qui font sur elles le même effet de répulsion que produiraient sur vous le contact et le brouhaha de cent étrangers de différentes nations!... Vous feriez beaucoup mieux de les laisser se faner où elles s'épanouissent.

D. La sensibilité des fleurs est-elle assez étendue pour qu'elles souffrent du contact des animalcules qui en sucent les parties les plus tendres ? Sentent-elles cette succion ?

R. Comme vous sentez ceux qui sucent votre épiderme.

D. Mais alors cette sensation nous conduit à admettre celle du caillou que nous foulons à nos pieds, du brin d'herbe, que sais-je ! de tout ce qui nous supporte et nous entoure ?

R. N'abordez pas cette question de douleurs générales, de plaintes et de soupirs de tout ce qui existe. Sachez que l'état matériel est une larme universelle et éternelle qui noie, qui brûle et qui agite tous les cœurs... Tous les êtres ajoutent à

cette larme, qui est le bain, le berceau, l'essence enfin de la félicité vers laquelle elle conduit.

Ravet se trouve tellement pénétré de ce que lui dit son guide sur ce sujet, qu'il ne trouve pas plus douce expression pour me le traduire que de laisser couler de grosses et abondantes larmes sur ses joues pâles par l'effet de la douleur qu'il éprouve. Je suis moi-même un moment émotionné, car je sens toute la portée de cette révélation!... Ravet reprend ainsi : Hélas ! nous-mêmes, ne sommes-nous pas les SACRIFIÉS, non par caprice, mais par besoin, pour errer dans l'immensité prendre des notions utiles à connaître pour nos frères?... Si nous étions dépendants de la matière comme ils le sont, nos études et nos rapports avec les êtres seraient les mêmes ; c'est au contraire parce que nous dominons la matière que nous l'avons habituée, que nous l'avons unie à toutes nos sensations spirituelles, qu'elle souffre des sensibilités de notre âme et qu'elle pleure de ses douleurs!... Il ne faut pas croire qu'il nous suffira d'être spiritualisés pour moins souffrir, notre existence future sera au contraire en rapport avec notre sensibilité, et si nous ne nous raidissons pas au contact du sage, si nous ne repoussons pas avec énergie les fâcheuses impressions causées par ces déchirements et ces amours sans fin, nous souffrirons éternellement ! Hélas ! reprend ce lucide, se séparer, repousser cet amour du tendre et du fraternel, ce sera se priver du bonheur de soulager,

de partager la peine, de porter une part du fardeau qui écrase un frère!...

D. N'entrons pas dans cette question, comme nous l'a dit votre guide, car son immensité m'effraie. Pour ce qui me concerne, je préfère souffrir éternellement ma part des agitations de la vie en général, que de la reporter sur le compte d'autrui, et je ne sais si je ne préférerais pas être dans ce cas toute l'éternité avec ceux qui pleurent qu'avec ceux qui rient... Revenons à nos roses; cette fleur a donc une âme individuelle?

R. Oui, mais se rattachant et étant une partie de celle du rosier qui l'a portée, comme il y a une partie de nous dans toutes nos actions.

R. Vous me dites que cette rose pleure sa famille, qu'elle se fane et languit au loin d'elle; nous voyons cependant le bouton s'épanouir très-bien dans un verre d'eau.

R. Ce bouton est, par rapport à la rose, ce qu'est l'enfant par rapport à la maison paternelle. L'enfant se plaît partout, et a moins d'affection pour les lieux que les grandes personnes; voilà pourquoi la rose épanouie, qui se trouve par ce fait dans le plein de son existence et de ses affections, aime mourir où elle est née, aime être entourée de ses sœurs, qui sont pour elle une famille entre les membres de laquelle s'établissent des rapports d'amour et d'amitié que nous ne pouvons apprécier.

D. Je reviens à la question de la sensibilité des

fleurs au contact des animalcules qui les touchent; je sais que l'on dit également que la sensitive ferme sa corolle au contact de l'homme; pensez-vous que toutes les fleurs soient, comme elle, sensibles au contact des corps matériels?

R. Elles le sont plus ou moins, et elles le sont en conséquence des rapports de leur état et de celui des êtres qui les touchent. C'est ainsi que la sensitive de laquelle vous parlez sentira une pensée d'amour ou de répulsion que vous aurez pour elle, c'est-à-dire qu'elle s'épanouira à l'épanouissement de votre âme, et se repliera sur elle-même à l'agitation de celle-ci. Il peut arriver que vos yeux ne puissent pas distinguer les inappréciables impressions de cette fleur, mais il est vrai qu'elles existent.

D. Pourrait-on opérer ainsi sur les fleurs magnétiquement et visiblement?

R. Je le pense.

D. Y aurait-il des conditions à observer?

R. Oui, les femmes et les enfants sont plus en rapport avec les fleurs, par leur nature sensitive, que l'homme; aussi pourraient-ils mieux que vous opérer sur elles.

D. Les hommes ne pourraient donc pas obtenir les mêmes résultats?

R. Je ne dis pas que cela est impossible; mais l'homme opérerait plus sûrement sur les arbres. N'oubliez jamais, dans tous vos rapports avec les choses, d'allier le tendre au tendre, le faible au faible et le fort au fort.

D. Pourriez-vous nous nommer une fleur ou une plante quelconque sur laquelle l'homme pourrait agir visiblement ?

R. Ce sera pour une autre fois.

Obs. Dans une séance faite en dehors des études présentes, je priai Ravet de demander à son guide s'il avait trouvé une fleur sensible au magnétisme humain. Il me répondit qu'une espèce de liseron violet des bois était sensible à cette action ; qu'il fermait son calice et ne l'ouvrait pas tout le temps qu'il était magnétisé. Je n'ai pas eu le loisir d'expérimenter à ce sujet. J'ai dit plus loin que j'ai été fortement ému dans cette séance par les larmes de Ravet ; je ne l'ai pas été moins lorsqu'il m'a dit que nous étions les *sacri-fiés*. Il y a eu quelque chose dans la prononciation de ce mot qui a ravivé dans mon cœur la plus sensible douleur que j'aie sentie en ma vie. Une nuit, je me trouvais soumis à ces études spirituelles, desquelles j'ai parlé précédemment. J'étais (en esprit bien entendu) sur la place de la Révolution à Paris, lorsqu'un ciel noir nous surprit vivement ; l'obscurité devint tellement intense qu'à peine se distinguait-on entre promeneurs ; une faible lumière, comme celle d'un crépuscule, apparut tout à coup au ciel, partant des Tuileries et rayonnant vers la barrière de l'Étoile. Je vis aussitôt partir de dessus le palais des Tuileries une déesse de la Liberté, couverte d'un crêpe noir, qui tourbillonnait après elle comme l'épaisse fu-

mée que répandent les cheminées des vapeurs. Cette déesse flottait couchée horizontalement dans l'air, et vint à passer au-dessus de nos têtes. Tous les spectateurs présents s'étaient assemblés sur deux rangs pour laisser et voir passer une espèce de cortège que faisaient à cette déesse un assez grand nombre d'hommes au type et la mine des républicains de 89. L'un d'eux se détacha de ce groupe et vint vers moi, me posa son pouce sur le front vers la racine de nez, se tourna vers ses collègues en leur disant : « Voilà notre numéro 7. » Tous me regardèrent et continuèrent leur route. Je me trouvai fort ému par cet incident, et je crus un moment que je devais être la septième victime de quelque guet-à-pens révolutionnaire. Plus tard, je me trouvai repris par cette douleur que j'avais éprouvée dans cette vision, et je craignis un moment quelque accident. Instruit par un des nôtres, qui connaissait particulièrement quelqu'un à la police, que j'étais porté sur la liste des arrestations, je quittai par conséquent Paris, et me tins caché quelque temps par prudence. Deux ans après, je reçus un jour une lettre d'un inconnu qui m'avertissait que j'aie à me méfier du nombre 7, vu que sa lucide lui avait dit qu'il me serait fatal. Ce magnétiste habitait une des provinces les plus reculées de la France ; il ne pouvait donc me connaître que par quelques-uns de mes écrits. Cette confiance réveilla en moi le souvenir de ma vision, et je crus nécessaire d'en

parler à Adèle dans un sommeil magnétique, ainsi que d'en demander l'explication à l'Esprit Swedenborg. Ce bon Esprit me dit que cette vue était un avertissement allégorique qui m'enseignait que j'étais le septième qui traitait, sous l'inspiration d'Esprits commis à cet effet, de questions religieuses, spirituelles, *libérales*, ce qui, par conséquent, pouvait me faire redouter des hommes, mais que j'étais protégé en conséquence. Des détails complémentaires me furent donnés par cet Esprit, détails par lesquels je vois que ce que dit Ravet en ce jour est parfaitement en rapport avec notre position actuelle. Ce qui me fait dire (en voyant le vide qui s'opère et la haine qui entoure celui qui s'expose ainsi que je le fais pour explorer ces routes inconnues du spiritualisme !), les Normands, transportés de leurs prairies si vertes et si humides dans les brûlants déserts de l'Égypte, peuvent-ils souffrir moralement davantage que le curieux touriste qui s'aventure dans ces contrées de l'inconnu pour en décrire la topographie à ses frères ? Le nonchalant Romain qui quitte les degrés du Capitole pour connaître ceux des pôles arctique ou antarctique, souffre-t-il davantage chez les Hottentots que le fougueux étudiant spiritualiste devant ses frères ignorants, incrédules, argumentateurs, *fainéants* même en fait d'expériences, méprisant maintenant ces faits après lesquels ils ont tant soupiré, méprisant jusqu'à cette ombre, cette image ou cette réalité du père, du frère, de l'ami

qu'ils disent regretter et pleurer, que leur présente celui qui a su la trouver dans ces contrées aux cent chemins, aux cent portes, et aux cent rendez-vous !

Que la vie matérielle m'a semblé pesante depuis que je fais ces études ! Que les hommes m'ont semblé stupides ! Que les appétits de la chair m'ont semblé tyranniques ! Que les amours même des sens m'ont semblé dérégés ! Que mes pensées, hélas ! m'ont semblé disjointes, exigeantes, obscures et lucides, depuis que j'ai quitté mon bien-aimé tour en bois pour faire celui de l'univers spirituel ! mes grossiers appétits pour les besoins éthérés de l'âme ! mes sombres espoirs pour ceux si riants après lesquels je soupire, et que je ne pourrai posséder qu'en temps opportun !.... Oui, mon bon frère Ravet, nous sommes les *sacrifiés*, les bouées de la mer, les bornes de la route, les cantonniers d'un chemin, naissant nous ne savons où, et aboutissant nous ne savons où ! Ne demandons au Seigneur ni à nos frères de récompense pour une aussi pénible mission ; que Dieu daigne seulement jeter sur nous un regard de compassion pour en abrégé les heures, et que nos frères nous sifflent ou nous applaudissent, l'avenir seul nous donnera ce qui nous appartient !